

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 9

MONTREAL, VENERDI, 25 SEPTEMBRE 1846.

No. 67

DALLAS.

Lettre troisième de Clericus à Laïcus.

SUITE ET FIN.

Onzième. "Vous nous invitez à consulter le Mémorial important présenté par le Jésuite Parsons au Roi Jacques II, pour introduire le papisme."—Ce Parsons est un Jésuite très étonnant. Vous l'avez déjà cité fort plaisamment comme un complice de Campion, pour assassiner la Reine Elisabeth en 1581, c'est-à-dire, cent quatre ans avant que Jacques II devint Roi d'Angleterre. Il est certain que ce Jésuite mourut et fut enterré à Rome dans le mois d'avril 1610, c'est-à-dire, vingt-trois ans avant que Jacques II fût né.

J'amets plusieurs autres conspirations jésuitiques que vous citez, et qui ont rapport à l'histoire d'Angleterre, parce que chaque lecteur peut en trouver la réfutation dans les Lettres célèbres du Docteur Milner au Docteur Sturges; elles démontrent évidemment la méchanceté d'Elisabeth et de ses ministres, et la futilité des complots d'assassinat dont les Jésuites furent accusés. Il est tems de s'occuper du président de Thou.

Le caractère de cet écrivain est apprécié avec justice par le savant professeur de Louvain, le Docteur Paquet:—*Thomius iudix nimium; hostis Jesuitarum implacabilis; calumniator Guisiorum; Protestantium exscriptor, laudator, amicus; Scdi Apostolicæ et Synodo Tridentina, lœticia rei Catholicæ porum æquis.* De Thou, Président à Mortier du Parlement de Paris, avait l'esprit de son corps; et cet esprit des Parlemens se conduisit dans tous les tems à gager de l'importance, en favorisant chaque parti opposé à l'Eglise ou à la Couronne. Leur but invariable fut de contre-balancer le pouvoir du Roi, et de déprimer l'autorité spirituelle du Saint-Siège et des Evêques. Pendant le gouvernement vigoureux de Louis XIV, ils furent confinés à leurs propres fonctions de juges en matière civile et criminelle; mais dans les tems qui précédèrent et suivirent ce règne, ils furent ligues, partisans des Huguenots, soutiens de la Fronde, et en dernier lieu protecteurs déclarés des Janéniistes. De Thou ne s'est jamais formellement séparé de l'Eglise Catholique; il se contenta de l'insulter. Il avait de grands talens; son style est séduisant; mais comme il écrivait seulement pour favoriser les Huguenots, ses écrits ne sont que des compilations de leurs mémoires, ou les égaremens de sa propre imagination. Il déclare qu'il n'écrit que l'histoire de son tems, et par conséquent son histoire est appuyée sur sa propre autorité, sans autre grant que lui-même. Son *ipse dixit* est sa preuve. Il aime singulièrement à détailler des conspirations contrées les Princes; et, dans ces contes faits à plaisir, il sacrifie complètement la dignité de l'historien; il s'abaisse au rôle de romancier et de comédien. Il promène son conspirateur dans les provinces et les villes pour lui trouver des complices; il place le Pape, ou le Roi d'Espagne, ou quelque Cardinal, à la tête du complot; il n'a au bout de sa plume les secrets les plus cachés de la conspiration; il rapporte des lettres qui n'ont jamais été écrites; et, le plus communément, ce sont des Jésuites, mais quelquefois aussi des Dominicains, et même des Capucins qui sont les principaux acteurs. Ces religieux donnent d'avance l'absolution à l'assassin; ils lui promettent la couronne et la palme du martyre; et, pour me servir de votre jargon, ils lui donnent le sacrement par dessus. Tout cela est une charmante lecture pour des sectaires fanatiques, et pour eux la parole de De Thou est un oracle infallible.

J'ai esquissé le caractère de De Thou, parce qu'il occupe un des premiers rangs parmi les modernes corrupteurs de l'histoire, suivi avec trop de succès par Voltaire, par Hume, par Robertson, et par une foule d'imitateurs serviles, en France et en Angleterre, dont les romans historiques ont tant contribué à rendre la religion odieuse, et à plonger le genre humain dans le scepticisme et l'infidélité.

Ayant déjà parlé du rédacteur des articles historiques et biographiques dans l'Encyclopédie Britannique, je recommande ici à Laïcus d'entretenir une correspondance plus intime avec cet exact compilateur, s'il s'occupe encore de recherches historiques; de cette manière, ils trouveront un mutuel avantage en se communiquant leurs découvertes respectives: ils se soutiendront mutuellement l'un et l'autre, et ils serviront mieux la cause dans laquelle ils sont engagés. N'est-il pas étrange que l'historien de l'Encyclopédie, si bien informé de tout ce qui concerne les Jésuites, n'ait pas su que Louis XIV était un membre profès de cet Ordre, engagé par les quatre vœux solennels, de pauvreté volontaire, de chasteté perpétuelle, et d'obéissance entière en toutes choses au Général de la Société, et au Pape, en tout ce qui

regarde les missions étrangères? Assurément il aurait enrichi l'Encyclopédie de ce fait si marquant, établi jusqu'à l'évidence par Laïcus et le Cardinal de Noailles. D'un autre côté, n'est-il pas étrange que le pénétrant Laïcus ait ignoré que ce même Louis XIV, ce Jésuite profès, ait oublié l'humilité de sa profession religieuse; jusqu'à s'arroger un culte et des honneurs que la religion approprie à la Divinité? Cependant ce fait important, qui a échappé à tous les écrivains de la vie de ce Royal Jésuite, est transmis à la postérité comme une vérité historique dans le septième volume de l'Encyclopédie Britannique, page 432, dans les mois suivans: "Il (Louis XIV) était si aveuglé par la flatterie, qu'il se faisait rendre les honneurs divins, que les Empereurs payens de Rome s'étaient attribués." Ce fait seul, rendu public par Laïcus, aurait suffi pour assommer les Jésuites, et par là, quelle gloire, quelle réputation pour le *Times*! Qui peut contempler les travaux historiques de ce digne triumvirat, composé de l'historien de l'Encyclopédie, de l'éditeur du *Times*, et de l'incomparable Laïcus, sans songer au sort funeste de leur prédécesseur Prynne?

Il est à remarquer que, tandis que les Jésuites étaient ainsi insultés par Prynne, de Thou, et leurs nombreux disciples, ils étaient honorés et protégés par tous les Princes et Etats de la Catholicité, qui faisaient toutes les dépenses nécessaires pour les transporter dans les Missions étrangères et lointaines, et qui multipliaient en Europe leurs collèges et leurs établissemens, dans lesquels ils partageaient avec le clergé les fonctions du ministère, et dirigeaient avec succès les écoles que l'illustre Bacon a tant admirées. C'est ce Chancelier d'Angleterre qui vous dira si l'éducation qu'on recevait chez les Jésuites était si vicieuse et si barbare. Suivant lui, cette partie la plus noble de l'ancienne discipline avait été rappelée dans les collèges des Jésuites; il ne pouvait contempler l'application et le talent de ces maîtres, qu'il ne se rappelât le mot d'Agésilas à Pharnabase: "Etant ce que vous êtes, faut-il que vous ne soyez point à nous?"

Le témoignage de Baron l'emporte sur celui de dix mille encyclopédistes et de tous leurs serviles copistes. Pour les couvrir de confusion, je finirai en citant les deux noms les plus célèbres parmi les différens sectes connues sous le nom de Protestantes, ceux de Grotius et de Leibnitz. Ce dernier entretenait une correspondance suivie avec les Jésuites, et même avec les Missionnaires en Chine. Ses lettres, qui existent encore, prouvent qu'il était, et qu'il se glorifiait d'être leur ami, qu'il se réjouissait de leurs succès, et qu'il prenait part à leurs afflictions et à leurs souffrances. Le texte latin, que je désirerais transcrire du savant Grotius, est trop long, et serait affaibli par la traduction. (Voyez Grotius Hist. l. III, p. 273, édit. d'Amsterdam, 1558.) C'est avec le style nerveux de Tacite qu'il décrit l'origine des Jésuites, la pureté de leur morale, leur zèle pour propager le christianisme, pour instruire la jeunesse, le respect qu'ils se sont justement acquis, leur désintéressement, leur fidélité dans l'obéissance, leur modération dans toutes leurs actions, etc. "*Mores inculpato, bonas artes, magna in vulgum auctoritas ob vita sancimoniam. Sapienter imperant, fideliter parent.—Novissimi omnium seculi priores fuisse vicere, hoc ipso ceteris invidi.—Medii factam inter obsequium et tristem arrogantiam, nec fugiunt hominum vitia, nec sequuntur, etc.*"

Vous entendrez encore une fois parler de

CLERICUS.

ESSAI

SUR L'ORIGINE ET LA DÉCADENCE DE LA RELIGION CHRÉTIENNE DANS L'INDE.

Par M. le capitaine Wilford traduit de l'anglais et annoté par M. Danièle.

Les savans anglais sont plus heureux et plus prompts que les nôtres, en général, dans l'application de leurs théories, dans la mise à profit de leurs travaux: ils sont aussi généralement plus bibliques et plus préoccupés de religion. Les travaux de la fameuse société de Calcutta, les découvertes des *Asiatic researches*, ou *Recherches asiatiques*, en sont une preuve. La religion chrétienne y est le point de départ et le but de plusieurs articles, surtout dans les premiers volumes où les sources primitives de l'Inde sont explorées. Presque tous les écrits du principal promoteur de la science orientale, l'éloquent et

docte William Jones, (1) fondateur et premier président de la société asiatique, ont cette tendance. Ceux de Colebrooke, moins vastes de point de vue, moins comparatifs, embrassant moins l'espace, sont plus précis et plus resserrés dans leur thème. Mais ceux, et surtout quelques-uns de ceux de leur contemporain et collaborateur, le capitaine Wilford, sont encore plus particulièrement consacrés à la défense du christianisme et de la tradition que ceux de Jones lui-même.

Wilford naquit allemand, (2) ses travaux s'en ressentent : c'est un peu sa manie de vouloir trouver tout, dans tout, à force d'arranger les mots et les choses et de n'admettre point de différence. A cela près, militaire et philosophe, littérateur et archéologue, Wilford, naturalisé Anglais, est un de ceux qui ont fourni les articles les plus étendus, les plus nombreux, les plus savans, sinon les plus exacts, aux *Asiatic researches*. Ce recueil est un de ceux dont le titre est le plus connu, le plus justement connu en Europe ; mais son contenu est loin de l'être, surtout en France. C'est dommage, car il s'y trouve certainement des trésors : au milieu de quelque sable il y a des diamans de haut prix. Les deux premiers volumes ont été traduits en français sous l'empire. L'entreprise en est restée là.

Colebrooke a donné sur les *Védas* et sur les systèmes philosophiques des Hindous, une série d'articles, ou plutôt de traités, qui font encore autorité dans la science : en effet ce que l'on a de mieux jusqu'ici sur ce point.

Dans une série de traités semblables, intitulés : *Essays on the sacred isles in the West. Essais sur les îles sacrées dans l'ouest*, Wilford a tenté, d'après les *Pouranas*, un travail du même genre sur les traditions primitives, sur les systèmes géographiques et chronologiques des Hindous, sur l'ère de Vicramaditya ; puis enfin sur l'origine et la décadence de la religion chrétienne dans l'Inde.

Ce n'est certes point l'érudition, ni surtout l'art des rapprochemens, qui manque à Wilford. Ce serait plutôt la prudence que doit avoir un Européen dans ses entretiens religieux, littéraires et scientifiques avec les Brachmanes ; ce serait plutôt la sobriété des détails et la fermeté du coup-d'œil.

Cependant tout cela ne lui a pas manqué au point qu'on l'a dit et qu'on pourrait le dire encore. S'il avait une certaine facilité à se laisser tromper, Wilford était consciencieux et honnête autant que laborieux et instruit. Dès qu'il s'apercevait de ses erreurs, il était le premier à les signaler. Sous ce rapport nous ne saurions mieux faire que de le laisser s'expliquer lui-même en traduisant ce qu'il en dit dans l'introduction générale des *Essais*. Il venait de s'apercevoir que son *Pandit* ou docteur Brachmane l'avait trompé dans les extraits des *Pouranas* qu'il lui avait demandés ; sous le coup de cette surprise, Wilford s'exprime ainsi :

« Au moment de paraître devant le tribunal de la Société asiatique et du public, ce serait en vain que j'essuierais de cacher mon émotion et mon anxiété.

« Je n'ai omis aucun effort pour rendre cet ouvrage aussi exempt d'imperfections que mes facultés me le permettent ; mais le sujet est si neuf, les sources si loin des savans de l'Europe, que l'inquiétude que j'en conçois, je l'avoue, n'est point petite. Heureusement pour moi, la Société à laquelle j'ai l'honneur de présenter mon travail, sera entre moi et le public ; car il est au pouvoir de chacun de ses membres, qu'il sache le sanscrit ou non, de s'assurer du bon aloi de toutes les autorités que je cite ; les livres dont j'ai tiré mes enseignemens n'étant nullement rares ni difficiles à trouver. »

Wilford passe ensuite aux difficultés qu'il trouva dans la composition de son ouvrage, et à la cause qui en retarda la publication.

« Une heureuse, dit-il, mais désolante découverte, ajouta au retard de ma publication, bien que je n'eusse jamais eu le moindre doute sur l'exactitude et la sincérité de mes citations, les ayant comparées avec les originaux quelque temps avant d'avoir complété mon *Essai*. Cependant, venant à réfléchir combien de soins doit y apporter un auteur et avec combien de facilité l'erreur s'y glisse, je résolus de nouveau de faire une collation générale de mes citations avec les textes originaux avant que mon essai ne sortît de mes mains. En procédant à cette collation, je n'aperçus bientôt que partout où se trouvait le mot *Soultam* ou *Soultadoula*, nom de la principale et même de tout le groupe des « îles sacrées. » L'écriture était un peu différente, et la couleur du papier différente aussi comme s'il eût été taché. Surpris à cet étrange aspect, j'apportai la page à la lumière et m'aperçus aussitôt qu'il y avait une rature et que l'on y avait appliqué quelque chose pour blanchir la place. L'ancien mot n'était même pas tou-

jours tellement effacé que je ne pusse parfois le faire reparaître clairement. Je fus foudroyé, mais je sentis quelque consolation en pensant que mon manuscrit était encore en ma possession.

« Je repassai aussi mon *Essai sur l'Égypte* et le comparai aux originaux que j'y avais cités ; mes craintes ne furent que trop tôt réalisées : la même fraude, les mêmes ratures s'y faisaient remarquer. Je ne fatiguerai point la Société du récit de ma douleur à cette découverte, mais mon premier soin fut d'en informer mes amis, afin de m'assurer au moins l'avantage de l'avoir faite le premier.

« Quand je vins à réfléchir que cette découverte eût pu être faite par d'autres, soit avant, soit après ma mort, que dans un cas ma position eût été tout-à-fait malheureuse, que dans l'autre mon nom eût passé couvert d'infamie à la postérité, et eût augmenté le calendrier de l'imposture, j'en ressentis un tel paroxysme que j'en craignis les plus graves conséquences pour l'état de ma santé alors affaiblie. Je formai d'abord la résolution de supprimer entièrement mes recherches et mes travaux, et d'informer le gouvernement et le public de mes aventures. Mes amis me dissuadèrent d'un parti trop précipité, ils me conseillèrent de m'assurer si la fraude avait atteint toutes les autorités citées par moi ou seulement une partie. Je suivis leur conseil, et ayant de nouveau collationné mes citations avec des manuscrits fidèles, je trouvai que les falsifications ne tenaient pas aussi loin que je l'avais d'abord appréhendé.

La suite au prochain numéro.

CORRESPONDANCE.

M. L'ÉDITEUR,

J'ai à vous féliciter au sujet des documens intéressans que vous insérez dans votre publication vraiment utile, je veux dire, les pièces destinées à dessiller les yeux trop longtems fascinés sur l'esprit et la ligne de conduite toujours en harmonie au sein d'un ordre tant décrié et si innocent tout à la fois, l'Ordre de St. Ignace.

Comme un général habile, vous avez admirablement choisi votre position, en même tems que vous avez resserré l'ennemi de manière à ne le laisser point échapper ; car vous avez opposé à vos turbulens adversaires un rempart insurmontable en laissant à M. Dallas le soin de défendre les Jésuites. Quelle position anormale ! que celle de catholiques luttant sans aucune chance de succès contre le talent généreux d'un écrivain, protestant, mais sincère, candide jusques au fond de son âme.

Aujourd'hui que nos hommes éclairés sont unanimes dans le noble dessein d'établir les RR. PP. Jésuites, il importe au canadiens, il importe aussi à ces donateurs généreux de connaître de plus en plus les hommes qui ont fait honneur à l'humanité en se faisant les gardiens de la vérité.

Vos extraits M. l'éditeur confirment l'idée déjà conçue chez ceux qui pensent, qu'au sein des pays protestans, qui ont produit les de Hunter les Newman et les Brownson, au centre de cette Angleterre naguère si éloignée de l'unité, il y a des esprits doués d'un discernement extraordinaire comme l'écrivain Cléricus à M. Caning, ambassadeur près la cour de Lisbonne, des vues perçantes comme le regard de l'Aigle, dont la pénétration décèle la vérité à travers une forêt de mensonges.

Tel était Charles Dallas que le nouveau monde vit naître, fort jeune encore, attaché au consulat anglais au Havre, et l'ami du célèbre lord Byron, qui lui laissa le profit de son *Child-Harold*. Né avec une intelligence strictement droite sans la quelle il n'eût jamais pu percer à travers les préjugés de sa nation, il voyagea pour connaître les hommes et les choses, il les apprécia à leur juste valeur, et se montra constamment l'ennemi de la révolution française et le défenseur généreux et désintéressé des Jésuites. Sans énumérer ici ses nombreux ouvrages, ses *Elémens de la connaissance de soi-même*, ses *Observations sur le danger des systèmes d'éducation indépendans de la religion* je ne veux parler que de son livre intitulé : *La nouvelle conspiration contre les Jésuites démasquée* : c'est là je crois, M. l'éditeur que vous prenez vos excellens articles. Ce livre est au-dessus de tout éloge ; néanmoins il n'est pas assez connu parce qu'il y a bien peu de personnes qui sentent le courage d'entreprendre la lecture d'un livre destiné à la défense d'une compagnie de religieux. Dans les pièces déjà reproduites dans les *Mélanges Religieux*, deux grands points se présentent au lecteur, le jour que jete l'auteur sur la fameuse conspiration de Portugal, dont les circonstances, si tant est qu'elle soit historique, ont été si étrangement défigurées par M. de Voltaire, l'homme de la France le moins capable de se mêler d'histoire, et en second lieu, les vues toutes catholiques de M. Dallas sur l'éducation. J'admire, et qui est ce qui n'admirerait pas avec moi qu'un protestant élevé dans les préjugés de sa secte s'élève jusqu'à la sublimité du catholicisme ? Car quelle bouche, sinon une bouche catholique, pourrait prononcer ces paroles : « Sans une exhortation préalable, la Bible même ne devrait pas être donnée à lire à des enfans ou à des adultes ignorans. Les sociétés à Bibles, composées certainement d'âmes pieuses, répandront le bien ou le mal dans le monde à raison de la discrétion avec laquelle les livres saints seront distribués. En théologie comme en physique un esprit qui manque d'instruction, ne peut, par lui-même, saisir les vérités les plus incontestables. »

(1) Sir Williams Jones jouit d'une réputation colossale comme littérateur.
(2) Ce nom désigne plutôt une origine anglaise ; et si le capitaine naquit en Allemagne, ce dut être de parens anglais.

Mais si les beaux écrits de Dallas sont votre principale force contre les adversaires des Jésuites, si j'excepte cependant le rempart de leurs vertus, il est un autre ami de cet ordre, dont l'apitité pourrait passer pour un argument plus convainquant, s'il est vrai que les sentimens produisent plus d'effet que les raisonnemens. Cet ami, enfant lui-même de St. Ignace, mais qui semblerait n'avoir jamais dû l'être si l'on considère tous les obstacles qu'il avait à franchir pour parvenir à cet état, ce fut le docteur Falkner, homme d'une science peu commune. Cet anglais traversant la Guinée et le Brésil tombe malade à Buénos-Ayres : il reçoit des soins si affectueux de la part des Jésuites fixés dans ces contrées qu'il s'attache à eux par reconnaissance ; il franchit les obstacles de sa naissance et de son éducation, il adopte l'institut où la charité de J.-C. est si vivement reproduite, il en partage les travaux, il devient un apôtre, il brille encore après la suppression de son ordre. Ici y a-t-il un anglais qui pût retenir son admiration et ses applaudissemens ?

Un autre motif bien persuasif s'offre maintenant aux Canadiens, lorsque le premier pasteur de ce diocèse, dans sa charité et son amour pour son peuple, n'a rien plus à cœur que de le presser à souscrire pour le progrès de l'œuvre du collège des RR. PP. Jésuites d'où dépend l'éducation religieuse et morale de la haute classe dans ce pays. Les Canadiens ne seront pas sourds à la voix du pasteur qui se sacrifie pour leurs intérêts spirituels et temporels ; qui n'a point d'autre consolation sur la terre que de voir grandir à vue d'œil la prospérité de la nation.

Montréal, 22 septembre 1816.

Un journal anglais adresse au docteur Pusey l'épigramme suivante !
 Pusey, tuum Newman desles cur tristis adeptum
 Vivit non perit, vir novus ille fide ;
 Ponc modum hierymis : tibi erit devincto olim,
 Ambo quum potis est consociare fides.
 Exue tu veterem prudens hominem que *pussillim*
 Sic eris ipse novus vir, velut ille fide.

BULLETIN.

M. Lucas.—*Origine des persécutions contre les Jésuites.—Conversions.—Processions orangistes.—Visite au R.P. Mathew.—L'Espagne de nos jours.—La végétation au mois de septembre.—L'Encyclopédie Catholique.—Détails rassurans sur l'accident du 22.*

—Nous remercions le plus gracieusement qu'il nous est possible le célèbre éditeur du *Tablet*, des nombreux extraits qu'il a bien voulu faire de nos numéros.

Nous avons vu dans le numéro précédent que la première persécution contre les Jésuites avait été suscitée par les bouchers hérétiques d'Ansbourg en 1584. La seconde eut lieu à Venise en 1606. Depuis neuf ans Rome se plaignait de Venise. Le *Pregadi* avait successivement porté trois décrets contraires aux immunités ecclésiastiques Clément VIII avait fait d'inutiles remontrances pour les deux premiers. Paul V était à peine sur le trône pontifical, lorsque le troisième fut publié ; il était encore plus odieux que les deux premiers. De plus le conseil des Dix fit arrêter et emprisonner quelques ecclésiastiques sans les soumettre à la juridiction de l'Eglise comme c'était alors l'usage. Le Pape envoya aussitôt deux brefs à son Nonce à Venise. L'un contenait la révocation des trois ordonnances, l'autre ordonnait l'envoi des prisonniers à l'autorité ecclésiastique. Des menaces de censures y étaient jointes en cas de refus. Il furent présentés le 24 février au Doge Léonard Donato, qui les rejeta ainsi que le conseil injurieux à leur autorité. Le bref d'excommunication frappait la république entière d'interdit ; le gouvernement espéra qu'il pourrait en empêcher la publication ; il défendit au clergé régulier et séculier sous les peines les plus graves de recevoir ou publier aucun rescrit de Rome. Le seul vicaire de l'évêque de Padoue eut le courage de répondre qu'il ferait ce que le St. Esprit lui inspirerait ; mais le *Podesta* lui répondit qu'en attendant il ferait ce que le St. Esprit inspirerait au conseil des Dix, qui était de le pendre et étrangler. Le vicaire fut si malade de peur qu'il pensa en mourir. Un curé de Venise fut plus avisé ; étant pressé de donner sa réponse, il dit : qu'il aimait mieux être interdit trente ans que pendu un quart-d'heure. Nonobstant toutes les défenses, l'excommunication se trouva affichée aux portes de cinq églises ; un moine fut saisi avec un exemplaire à la main, il fut emprisonné et puni pour l'exemple ; le Sénat de son côté fit afficher un manifeste qui déclarait la sentence de Paul V injuste, illégale, et sans effets, ordonnant à tous ecclésiastiques, prélats, curés,

religieux et autres de n'en tenir aucun compte. Néanmoins les censures étaient trop manifestes, les Jésuites aimèrent mieux sortir de la seigneurie que d'y rester en encourageant l'excommunication. Les théatins, les capucins et les minimes furent chassés, quelques jours après les Jésuites, ainsi qu'un grand nombre d'ecclésiastiques séculiers.

Par une singulière contradiction, pendant que les vénitiens accusaient les Jésuites d'être vendus à l'Espagne ; celle-ci les poursuivait à Rome parce qu'ils étaient trop français.

Le Doge L. Donato inspiré par Fra-Paolo, alors l'ennemi le plus acharné des Jésuites, avait dessein de séparer entièrement son peuple de la communion catholique. Paul Sarpi et Fra-Fulgenzio étaient à la tête du parti anti-catholique, et ils cachaient leurs hérésies sous le nom des "libertés de l'Eglise gallicane." Ces hérétiques accusèrent les Jésuites de crimes exorbitans et imaginaires afin de les empêcher d'entrer dans les états de Venise quand bien même il y aurait une réconciliation entre cette république et le St. Siège. Henri IV fut instruit de toutes ces menées par une lettre d'un ministre de Genève à un Huguenot de Paris ; cette lettre ayant été interceptée le Roi la fit communiquer au Sénat qui le remercia pour son bon office ; cependant ce n'est que cinquante ans plus tard que les Jésuites furent rappelés à Venise par les soins d'Alexandre VII.

—Les conversions continuent en Angleterre. Le rév. M. Simson, après avoir résigné préalablement son bénéfice, a été reçu dans le sein de l'Eglise catholique. Une dame de distinction vient d'abjurer à St. Malo en France, et Mrs. Thomas Ticehurst de Balte en Sussex, a fait abjuration à Manchester entre les mains du très rév. R. B. Roskell D. D.

—A Castlebayney, en Irlande, le 13 août, les orangistes ont fait un assaut sur l'église catholique d'Oran, ils ont tiré à balles et ont brisé les croisées ; treize d'entr'eux qui ont été reconnus, ont été poursuivis à la cour des assises par le rév. M. McMeal P. P. de Muckno. A Moyntach et Lurgan, en Ulster, il y a eu aussi des outrages commis le même jour par les orangistes contre les catholiques.

Lord Farnham, le très rév. évêque catholique Browne, grand nombre de magistrats et de pasteurs assemblés à Cavan, ont signé une requête pour demander l'abolition de toutes espèces de processions.

—L'éditeur du *Lowell Courier*, que j'interprète librement, parle ainsi d'une visite au P. Mathew dans la ville de Cork. Nous arrivâmes à la ville sur les sept heures, et comme nous devions en sortir le lendemain de bonne heure, nous profitâmes d'un moment de loisir pour aller rendre nos respects à ce grand homme, le P. Mathew, qui se trouve ces jours-ci en cette ville. Il habite une chaumière retirée, quoique peu éloignée des pauvres, dont il est le plus grand bienfaiteur. Comme nous tardions à entrer, nous aperçûmes le bon Père, dans la chambre de devant, et nous le reconnûmes à sa ressemblance frappante avec la gravure que nous avions vue en Amérique. Il vint : nous nous annonçâmes ; et lorsqu'il apprit que nous venions du nouveau monde, il nous introduisit avec bienveillance dans son humble demeure. Nous le suivîmes dans la chambrette, au centre de laquelle était une table ronde sur laquelle était servi le thé accompagné de fort belles fraises. Il nous offrit du fruit délicieux que nous primes avec une tasse de thé. Nous remarquâmes aussi trois jolis tableaux religieux qui ornaient la petite pièce : un buffet et six chaises en complétaient l'ameublement. Le P. Mathew, est petit, mais bien fait, et surtout sa tête est fort développée et d'une grosseur peu ordinaire. Ses cheveux sont d'un brun noir, ses yeux bleus et étincelans. En somme son expression et ses manières plaisent infiniment, et il a tout l'extérieur d'un véritable gentilhomme. Nous conversâmes presque exclusivement sur la tempérance et il nous rapporta des faits qui en démontrent l'immense progrès. Il témoigna un grand intérêt au bien être de ses compatriotes en Amérique : il espérait qu'ils ne porteraient pas l'ivrognerie sur nos plages, et qu'ils y deviendraient des citoyens honnêtes et heureux. Il y a déjà deux ans que le P. Mathew, comme il nous l'assura lui-même, voulait visiter notre pays, mais les troubles malheureusement survenus entre les Américains et les Irlandais des Etats l'ont prévenu. Il pense que sa visite, en pareilles circon-

ces, ne ferait qu'exciter les esprits ; et qu'au reste, le tems n'est pas éloigné où des jours plus serens luiront sur nous, où nos dissensions s'éteindront : alors tout s'uniront pour extirper jusqu'à la racine le fléau de l'intempérance ! Puissent ses prédictions s'accomplir ! Quoiqu'il arrive, nous passâmes une heure bien agréable avec cet apôtre dont les travaux et les succès ne souffrent point de parallèle. Il nous remit en main à notre départ, une suite de petits traités sur la tempérance, et il nous parla de son cimetière qui passe pour fort remarquable. Nous oubliions de parler de son vêtement. Il porte une longue soutane noire ouverte, sur un gilet de même couleur, des pantalons noirs et une cravate blanche. On ne lui donnerait pas plus de quarante-cinq ans, quoiqu'il soit plus âgé.

— Félicien a remarqué avec justesse qu'une architecture remarquable est comme le garant de la grandeur d'une nation dans toutes les autres branches. On connaît les grands hommes que l'Espagne a produits en tout genre ; les devait-elle à son architecture ? Il est certain que le quinzième siècle durant lequel ils parurent vit se développer dans ces contrées alors si riantes la plus magnifique architecture gothique. Cette période qui était l'ère de James Wynnefete, le continuateur de l'illustre de Wicheham, de l'entrepreneur Primat Chichele et de Henri VII, trouve un beau parallèle en Jean II, Ferdinand et Isabelle, lorsque les Mendoza et les Ximenes, ces grandes lumières de Tolède, et les plus glorieux patrons des sciences et des arts, donnèrent l'essor à tant d'illustrations. Alors l'Espagne vit s'élever ces monumens colosses, ces magnifiques cathédrales et ces collèges dont les fondateurs, peuvent bien sourire du fond de leurs tombeaux, en voyant ce que sont aujourd'hui nos modernes. Dans ces tems heureux toute la magnificence était pour le temple de Dieu ; et, grand nombre, aussi sobres à leur table que les premiers Romains consacraient leur fortune à ses ornemens. En Espagne, aujourd'hui, le luxe des maisons et la richesse des ameublemens contrastent avec la pauvreté des églises. Aujourd'hui le beau soleil d'Espagne rayonne à travers le topaze et l'émeraude, qu'il fait resplendir au milieu des cités ; mais les églises n'ont rien d'éblouissant... non, rien ! Autrefois les plus nobles peintures des temples, les chefs-d'œuvres des Antonitez, des Ricci, des Antonio et des Castillo illustraient ce pauvre peuple qui ne peut lire, mais qui voit.

Depuis que l'Eglise et l'Etat ont été républicanisés et appauvris, l'Espagne n'a rien produit pour la postérité. Ses vieilles institutions ont disparu du tems que ses pontifes ont été traînés en exil. Le tems n'est plus de ces nobles édifices élevés à la gloire du Tout-Puissant et les chemins de fer... on n'en parle que sur les journaux. La belle Péninsule est ensevelie dans ses propres ruines amoncelées sous le fer gaulois. L'irréligion et les assassinats s'y donnent la main, et le pays jadis le plus catholique et le plus puissant, contemple avec indifférence la renaissance de l'ancienne grandeur de l'Angleterre et de l'Allemagne et se précipite vers sa ruine ! je détourne mes yeux de ce spectacle ! et je les porte sur mon pays. Canadiens, aimons cette terre bénite d'où la sagesse n'a pas encore disparu, où les vertus se conservent de générations en générations, de concert avec la religion qui les alimente ; conservons les mœurs de nos pères et nos vertus hospitalières.

— Mais j'oublie que je veux dire un mot de l'aspect présent de nos campagnes. Au mois de septembre, la nature se rembrunit quelque peu, elle perd il est vrai sa riante verdure ; cependant un grand nombre de fleurs ornent encore la terre ; et nos jardins sont dans leur plus grande richesse. Je ne puis m'abstenir d'extraire du voyage du jeune Anacharsis le passage suivant, qui marque bien le goût des fleurs et des jardins :

« Après avoir traversé une basse cour peuplée de petits canards et d'autres oiseaux domestiques, nous visitâmes la bergerie, ainsi que le jardin des fleurs où nous vîmes successivement briller les narcisses, les jacinthes, les anémones, les iris, les violettes de différentes couleurs, les roses de diverses espèces, et toutes sortes de plantes odoriférantes. Vous ne serez pas surpris, me dit-il, du soin que je prends

de les cultiver : vous savez que nous en décorons nos temples, nos autels, les images de nos anges ; que nous en couronnons nos têtes dans nos repas, dans nos cérémonies saintes ; que nous les répandons sur nos tables et sur nos lits ; que nous avons même l'attention d'offrir à nos saintes patronnes les fleurs qui nous sont les plus agréables. D'ailleurs un agriculteur ne doit point négliger les petits profits ; toutes les fois que j'envoie au marché d'Athènes, du bois, du charbon, des denrées et des fruits, j'y joins quelques corbeilles de fleurs qui sont enlevées à l'instant. »

Après cette jolie citation, il faut ajouter que les petits habitans de l'air, en assez bon nombre, et d'espèces encore très variées, recommencent leur musique pour l'automne ; tels que la grive, le merle et l'alouette, etc.

Oublierai-je nos beaux noyers et leur fruit délicieux, dont Ovide disait :

Nux vigilat, nutrit, prelo, igne, manaque,

Pressa, perusta, crepans, luce, calore, cibo.

Et Despreaux parlant de la Seine :

Tous ses bords sont couverts de saules non plantés,

Et de noyers-souvent du passant insultés.

Ces vers nous fournissent l'occasion de donner une petite leçon d'hygiène. Nos jeunes villageoises, dans ce tems-ci, vont aux noix, comme elles disent, et remplissent les champs. Qu'elles sachent qu'une grande quantité de noix follement avalées demeure dans l'estomac et devient indigeste, tandis que la modération éloigne tout danger.

— L'Univers annonce la réimpression de l'Encyclopédie Catholique tableau raisonné de la religion, des sciences et des arts. La France outre ce beau journal, possède la *Revue Catholique*, l'*Ami de la Religion* et l'*Univers* auquel on ne peut reprocher que ses innombrables fautes de typographie. Nous rendons hommage au contenu des feuilles françaises sous le point de vue scientifique et littéraire, mais nous gémissons de leurs bévues quand elles parlent de notre pays. En 1840, dans un de ses bulletins, la *Revue Catholique* donnant la liste des évêques de l'Amérique, mettait sur les rangs Mgr. Turgeon, évêque de Sidney, et Mgr. Tabéan, coadjuteur de Montréal (1). Ces fautes, les historiens ne les ont pas plus évitées. M. Lebrun, dans sa Statistique des deux Canadas, pensant faire un pompeux éloge des illustrations indiennes, place entre elles le général Proctor, qu'il prend pour un Sachem, et le dit brave comme Mars. Et l'auteur des *Beautés de l'histoire du Canada* confond les généraux Broek et Baddock, et rapproche deux batailles livrées à près d'un siècle de distance l'une de l'autre. Honneur à l'Encyclopédie Catholique si ces grosses inexactitudes ne se trouvent point dans ses pages.

— Nous nous hâtons de rassurer le public sur les suites de l'accident arrivé le 22 à Mgr. de Martyropolis, et qui pouvait devenir extrêmement fâcheux. Sa Grandeur se rendait avec M. le Grand Vicaire Hudon, au village d'Industrie pour l'inauguration du nouvel établissement d'éducation fondé dans cette paroisse. Descendu du *Steamboat* sur les huit heures du soir, à Lavaltrie, ils traversaient dans le bas de la paroisse de la Conversion de St. Paul de Lavaltrie, le pont connu sous le nom de *pont de Lacombe* ; il était dix heures du soir et l'obscurité était très grande ; ils voyageaient en diligence avec quatre autres personnes et le cocher, lorsque ce pont, qui est monté sur des chevalets, a manqué par trois lambourdes qui allaient d'un chevalet à l'autre ; ce qu'il y a de singulier c'est que ces lambourdes n'ont point cassé par le milieu, mais ont manqué en même tems par les bouts, ce qui ferait croire, ou que le bois commençait à pourrir, ou qu'on ne lui avait pas laissé assez d'épaisseur ; la diligence a commencé à glisser par derrière et a entraîné les chevaux dont l'un a été couvert des madriers qui ont descendu sur lui ; la rivière était à peu près traversée, et comme les eaux étaient très basses, tout l'équipage plongea dans la boue à dix-huit pieds de hauteur. Il y avait une autre voiture qui suivait ; le conducteur épouvanté se mit à crier de toutes ses forces

(1) Si cependant M. Tabéan n'était pas encore Coadjuteur de Montréal, nous croyons qu'il était déjà nommé à Rome, où qu'il allait l'être.

pour voir si on lui répondrait du fond de cet abîme; mais comme personne ne poussait la moindre plainte, pas même un soupir, il crût que *tout le monde* était mort sans exception; un seul des chevaux poussait quelques plaintes, et l'autre paraissait insensible. Cependant le propriétaire du pont vint à l'aide, avec quelques autres personnes. Mgr. Prince n'éprouva presque aucune incommodité de cette chute, et et il put, le lendemain, célébrer la messe en actions de grâces de cette étonnante délivrance. M. le Grand Vicaire Hudon est encore un peu souffrant de quelques contusions, ainsi que deux autres des voyageurs qui furent plus violemment heurtés dans cette alarmante circonstance, particulièrement Madame Sealen qui parut avoir éprouvé plus de mal, et pour laquelle on fut obligé d'envoyer chercher le médecin.

Cet accident doit nous porter à faire quelques réflexions sur le fonctionnement de nos municipalités; depuis que les pouvoirs sont entre leurs mains, la plupart des paroisses éloignées du fleuve sont entièrement négligées; les ponts et les chemins deviennent périlleux; et si les choses continuent, il nous faudra bientôt voyager en ballon en Canada.

Mgr. de Martyropolis fit le 23 l'ouverture des classes dans le magnifique bâtiment dont l'honorable Joliette vient de doter la petite ville qu'il fonde à St. Charles de l'Industrie. Le bâtiment est spacieux et d'une propreté exquise. M. le Grand-Vicaire Manseau y surveille le enseignement que deux ecclésiastiques, M. M. Resher et Barrette, et deux instituteurs laïques se partagent suivant les progrès et le nombre des élèves. Nous avons publié ailleurs les conditions et les termes de cette nouvelle Institution qui doit être plus tard confiée aux élèves de St. Viateur. Nous espérons, qu'après des commencemens aussi heureux, Dieu bénira cette bonne œuvre, et qu'elle ne cessera pas de prospérer. L'esprit entreprenant de l'hon. Joliette, la protection spéciale de Mgr. de Montréal et les soins de M. Manseau, V. G. et curé de cette paroisse nous sont de sûres garanties pour l'avenir.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

ROME.

Correspondance particulière de l'Univers.

Rome, 8 août 1846.

Je vous ai envoyé, et vous avez déjà publié les actes du consistoire du 27 juillet, et l'allocution prononcée par Sa Sainteté. Son Em. le cardinal Macchi, sous-doyen du Sacré-Collège, a répondu au Saint-Père au nom de ses Eminens collègues. Cette réponse, dont nul autre que vous n'aura eu communication, est conçue en ces termes :

Très-Saint-Père,

« Les sentimens de bienveillance paternelle dont Votre Sainteté a bien voulu donner au Sacré-Collège des Cardinaux un si gracieux témoignage, révélaient avec tant d'éclat les qualités brillantes vraiment dignes d'un Prince et d'un Souverain-Pontife, que nous rendons de tout notre pouvoir des actions de grâces au Dieu Tout Puissant dont la volonté miséricordieuse vous a placé, à la joie commune de toutes les classes de la société, sur la chaire sublime du Prince des Apôtres.

« Car, Très-Saint-Père, ce n'est par aucun conseil humain, mais par l'inspiration du divin Esprit, que le Sacré-Collège des Cardinaux a tourné les yeux vers vous. Tous connaissaient en effet et célébraient à l'envi l'intégrité de vie, la piété envers Dieu, la charité pour le prochain, dont les effusions attiguaient toutes les misères, le zèle de la religion catholique, la sollicitude ardente pour le salut des âmes, la justice, la grandeur, la constance, la douce assabilité, en un mot, les vertus de tout genre, que réunissant les suffrages et surtout Votre humilité, sans qu'Elle en eût le moindre soupçon, au faite de l'Apostolat, réjouissent notre mère, la Sainte Eglise.

« Nous pensions en nous-mêmes à quelles tempêtes l'Eglise est exposée, par quelle licence d'opinions et quel dévergondage de la presse des hommes perdus s'efforcent avec une audace impie de dépraver les mœurs, de précipiter l'ignorance dans les abîmes de l'erreur, de renverser tout pouvoir, et l'Eglise catholique elle-même, si cela était possible.

« En des tems aussi malheureux, l'Ordre auguste des Cardinaux devait être un Pontife qui, émule des Souverains-Pontifes ses prédécesseurs, s'opposant, avec un courage invincible, aux ennemis irréconciliables de la société civile, fût comme un mur d'airain, comme une colonne de fer établie de Dieu pour la félicité publique, et contre lequel vinssent se briser leurs efforts impies.

« Le Seigneur Christ, qui a fondé son Eglise sur cette pierre, et qui a donné à Votre Sainteté les clefs du Royaume des Cieux, affermira et rendra stable, par les secours de la patrie céleste, l'œuvre qu'il a faite, il Vous donnera, au milieu des plus extrêmes difficultés, la vertu d'en haut, afin que Vous remplissiez dignement pour le salut de tout son troupeau, la charge redoutable qui Vous est confiée.

« Quand au Sacré-Collège des Cardinaux, prêt à verser son sang pour la Religion, pour l'Eglise, pour le Siège Apostolique, pour le Vicaire de Jésus-

Christ, avec et par le secours de Dieu, il ne manquera jamais à ses devoirs : nous exécuterons sans hésitation et religieusement tout ce qui nous sera ordonné par Votre Sainteté.

« Cependant, que le Père des miséricordes daigne recevoir avec bonté les prières que nous lui adressons du fond de notre cœur, qu'il Vous préserve de tout danger et Vous conserve de longues années, afin que soit Votre gouvernement, sous Votre conduite, et le calme se faisant, la barque sacrée de Pierre repose en paix, et que les peuples soumis à Votre puissance, reconnaissans d'un si grand bienfait, soient dans la joie et bénissent Dieu, auteur et dispensateur de tous les biens.

Univers.

FRANCE.

— Un colon de Chérégas nous écrit pour nous faire part de la satisfaction qu'a fait éprouver à tous les habitans de ce joli village, la visite qu'y a faite ces jours derniers le nouvel évêque du diocèse d'Alger. Mgr. Pavy, étant d'abord informé des premiers besoins de ce centre prospère de population, il lui a été répondu unanimement : Nous voulions une église et un curé ! Vous les aurez, leur a dit le prélat, mais avez-vous l'emplacement du temple et du presbytère ? Tous les habitans, le maire en tête, conduisirent l'évêque dans tout le village. Arrivée à l'extrémité est du village, le terrain où l'église et le presbytère de Chérégas, Sa Grandeur désigna Ayant ensuite visité le Blockauss, seront séparés par un beau palmier-quant qu'une table Blockauss, érigé en chapelle, Monseigneur, remarqua qu'il n'y avait rien de remarquable, et demanda au maire si on en pourrait construire un en quelques jours. Un colon proposa une souscription de 1 fr. par ménage. L'évêque approuva et souscrivit pour cent francs.

Un autre colon offrit à l'église future, qui se nommera Saint-Pierre, patron du village, un tableau peint sur panneau et représentant le saint apôtre guérissant un paralytique. C'est une copie du Titien, par il Vanni, l'un des bons peintres de l'école italienne. L'évêque a promis d'envoyer à Chérégas, où il couchera dans le blockauss, le chanoine Pavy, son frère, pour instruire et préparer à la première communion les enfans de ce village. « J'y viendrai, ajouta le prélat, donner à vos enfans la communion et la confirmation. » Le 26 juillet la chapelle de Chérégas sera régulièrement desservie.

Ami de la Religion.

PRUSSE-RHÉNANE.

— Il vient de se passer à Trèves un fait qui mérite d'être livré à la publication comme une preuve du peu de respect que le gouvernement prussien porte à l'Eglise catholique et à son ministère épiscopal.

Une publication officielle relative au récent décès de la princesse Wilhelmine de Prusse, a été sans façon adressée de Berlin à Mgr. l'évêque de Trèves avec invitation de la faire lire, en chaire, dans toutes les églises de son diocèse. Cette pièce, très-probablement sortie de la plume de quelque piétiste protestant, contient beaucoup de passages contraires à la doctrine catholique et, entre autres, l'assurance que le Seigneur a déjà admis au défunte dans le royaume de sa gloire. Mgr. Arnoldi ne pouvait laisser passer des assertions qui contrastent si fort avec la doctrine catholique, et il offrit au gouvernement de faire publier en chaire une notification du décès de la princesse, mais dans la forme qu'il se chargeait de rédiger lui-même. Libre aux protestans de béatifier dans leurs temples, les princes et princesses de leur culte; la foi inspire aux catholiques d'autres idées, les seules qu'il soit permis de proclamer dans leurs églises. L'on ne sait pas encore si le gouvernement prussien acquiescera aux sages remontrances du vénérable évêque. Ami de la Rel.

CHINE.

— El Catholico de Madrid, dans son numéro de 16 juillet, publie quelques nouvelles intéressantes des missions de la Chine. Fr. Joseph Coltell, missionnaire espagnol, résidant à Ke-Toeng, écrit à son frère, en date du 17 avril 1845, qu'il a eu le bonheur d'élever dans sa résidence une belle église, d'une étendue suffisante pour renfermer deux ou trois mille fidèles. Nous citons quelques passages de sa lettre :

« L'édifice tout entier est en bois fort bien travaillé. Quarante-six fortes colonnes de mêmes matière le soutiennent. Il est couvert d'un toit en arête qui ferme à l'intérieur une sorte de voûte, et de nombreuses sculptures décorent la façade. Un tabernacle de près de neuf pieds de haut, large de six pieds, abritera une statue de la Vierge-du-Rosaire, qui nous a été apportée de Manille par Mgr. Thomas Badia mort l'année dernière à Macao. Nos chrétiens, malgré leur pauvreté, ont fait tous leurs efforts pour orner la nouvelle église, et vous ne pourriez voir sans une grande joie un pareil édifice consacré au vrai Dieu parmi tant de peuples idolâtres. La plus grande partie de l'argent dépensé dans cette construction provient de l'association pour la Propagation de la Foi, et nous a été transmis par les soins de frère Joseph Carpena, vicaire apostolique. Que Dieu répande ses récompenses sur ces associés, dont les abondantes aumônes contribuent si efficacement à sa gloire ! Le jour où je mis la main à l'œuvre, je ne pouvais compter d'autres secours que Dieu et la très-sainte Vierge; à qui je promis de dédier l'église, ajoutant en son honneur, une octave solennelle pour le moment où l'édifice serait terminé. Cette octave commencera le jour de l'Ascension. Nos chrétiens, touchés de la beauté et de la grandeur de la nouvelle église, et pénétrés de joie par la paix générale qui vient d'être accordée à notre sainte religion en Chine, font de grands préparatifs pour cette solennité. Pendant l'exécution de l'entreprise, plus d'une difficulté s'est présentée, mais l'aide de Dieu et de la très-sainte Vierge a tout aplani. Au moment où je vous écris, l'éd-

fiée s'achève au milieu d'une immense allégresse de nos chrétiens et de moi-même, allégresse motivée par une nouvelle qu'il me reste à vous donner."

Cette nouvelle, comme on le pressent déjà, est celle du traité par lequel la France vient d'obtenir un commencement de liberté religieuse en Chine. La suite de la pieuse lettre du missionnaire ne contient rien qui ne soit déjà à la connaissance de toute la chrétienté.

Ami de la Religion

NOUVELLES DIVERSES.

CANADA.

Institut Canadien.—Canon Larochelle.—Hier soir, après les procédés ordinaires des séances, M. Larochelle entra dans la salle de l'Institut, au milieu des applaudissemens et des bravos prolongés des spectateurs. Nous ne parlerons pas de ce canon que l'on ne pourra jamais trop vanter, de ce mécanisme magnifique qui excite l'admiration de tous ceux qui le voient. Parlons plutôt de M. Larochelle; il a une de ces figures qui respirent la douceur, la vertu et le génie; ses manières sont affables; il nous a paru avoir au plus 40 ans; il a répondu avec affabilité à toutes les questions qui lui ont été faites sur son canon, et tout le monde a été satisfait de l'exhibition. Quand chacun eut le loisir d'admirer le célèbre canon, le président fut appelé au fauteuil et dans un court mais chaleureux discours, il rappela les progrès de l'industrie sur le continent américain en général, et en Canada particulièrement. Il assura M. Larochelle de la plus grande sympathie de la jeunesse canadienne; félicita la société de posséder au milieu d'elle un homme qui faisait honneur au nom canadien, dont le génie serait un jour une des gloires de son pays. Il termina en apprenant à M. Larochelle sa réception au sein de l'Institut, comme membre honoraire, hommage rendu à son mérite, et témoignage de l'estime que lui avait voué l'Institut Canadien. M. Larochelle, avec une modestie qui nous rappelait une de nos célébrités politiques, répondit brièvement et du cœur plus que des lèvres. Il a paru très satisfait de ce témoignage d'estime de ses jeunes compatriotes. Quelques membres de l'Institut altèrent ensuite le reconduire à son hôtel.

Revue Canadienne.

Gouvernemens coloniaux.—Le système suivi par l'administration actuelle dans ses nominations aux gouvernemens coloniaux est éminemment satisfaisant, dit un journal anglais. Au lieu d'être donnés aux partisans du ministère ces gouvernemens ont été, dans tous les cas récents, la récompense de services publics déjà rendus, et peuvent être considérés comme des promotions. Ainsi lord Elgin, après avoir gouverné avec beaucoup d'habileté la Jamaïque, est nommé gouverneur-général du Canada. Sir Charles E. Grey, ci-devant gouverneur de la Barbade, succède à lord Elgin à la Jamaïque; tandis que le colonel Reid, lieutenant-gouverneur de la Bermude, remplace sir Charles E. Grey, et est lui-même remplacé par le capitaine Elliott. La seule nomination nouvelle est donc celle au poste le moins important, et le principe est établi qu'un gouverneur de colonie, en remplissant les devoirs de sa charge avec talent et diligence, peut s'élever, par des gradations régulières, aux honneurs et aux émoûmens les plus hauts du département.

Canadien.

Collège M^r Gill.—Les journaux anglais de Montréal annoncent que les statuts de ce collège ont été enfin confirmés par la reine. Des cours de littérature classique par le révérend W. T. Leach, maître-ès-arts, professeur; de mathématiques et de physique par Edmund A. Meredith, bachelier en droit (de l'université de Dublin,) principal du collège; d'histoire par le révérend Joseph Abbot, maître-ès-arts; de littérature française et de langue française par L. D. Montier, ont dû s'ouvrir hier. Les honoraires à payer, pour assister aux cours, sont de £3 6s. 8d. par terme ou £10 par année. La pension, y compris le chauffage et l'éclairage, est de £3 5s. par mois.

Idem.

Municipalité des Îles de la Magdeleine.—A une assemblée des Îles de la Magdeleine, district de Gaspé, tenue le 15e. jour de juillet 1846, sous la présidence du lieutenant colonel Jean C. Belleau, écuyer, en l'absence d'un juge de paix, les messieurs suivans ont été élus conseillers:

Jean Fontana, écuyer, Jacques Reneau, écr., Edouard Borne, écr., Bruno Lapiere, Simon N. Cormier, Jean Bte. Desjardins, Bruno Terriau.

Et les personnes suivantes commissaires d'école:

Le révérend A. N. Belanger, prêtre missionnaire, Isidore Vigneau, Jean Chiasson, Amant Bourgeois, Charles M. Bourque, Pierre Boudreau.

A une assemblée du conseil, tenue le 20e. jour du même mois, Jean Fontana, écuyer, fut élu maire, et Alexandre Cormier, écuyer, secrétaire-trésorier; après quoi le conseil a procédé à l'élection des officiers de la municipalité suivant la loi.

ALEXANDRE CORMIER,
secrétaire-trésorier.

Îles de la Magdeleine, }
24 juillet 1846. }

Idem.

FRANCE.

—On lit dans un journal judiciaire:

"Il se passe depuis quelque tems à la Bourse des faits extrêmement graves et, sur lesquels nous ne comprenons pas que l'attention du ministère public ne se soit pas encore portée. Presque tous les jours, les cours des effets publics, et notamment des actions de chemins de fer, sont tour à tour, à l'aide de fausses nouvelles, poussés à la hausse ou à la baisse, suivant les besoins des spéculateurs qui ont recours à ces coupables manœuvres.

"Ceci se fait, à ce qu'il paraît, sans que personne se doute qu'il y a là un délit que la loi punit d'amende et d'emprisonnement. Ainsi, il y a quel-

ques jours, un journal, dans son bulletin de la Bourse, paraît, comme d'une chose toute simple, d'une fausse nouvelle qui avait fait baisser des cours de 15 à 20 fr., et disait que cette baisse momentanée "avait permis" à ceux qu'on appelle dans le langage du lieu, les "vendeurs à découvert," de réaliser leurs bénéfices."

Univers.

ANGLETERRE.

—La Gazette Officielle de Londres du 18, contient deux nominations faites par la reine, celle du marquis de Normanby au poste d'ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire de S. M. britannique auprès du roi des français, et celle du vicomte Ponsonby, grand-croix de l'ordre du bain, comme ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire de S. M. auprès de l'empereur d'Autriche.

ESPAGNE.

Les journaux espagnols ne parlent que du mariage de la reine. Au dire de l'*Heraldo*, le dernier voyage à Londres du roi des Belges, n'avait d'autre but que de mettre un terme aux difficultés qui divisent les cabinets de Londres et de Paris sur cette question. Il y aurait aussi sur ce point division dans le sein même du cabinet anglais: les uns favorisant le prince de Cobourg, les autres l'infant don Henri. Mais voici qui est bien plus fort: le *Clamor Público* annonce tout simplement, dans son numéro du 19, que le mariage de la reine avec l'infant don François d'Assise avait été décidé en conseil, et que quelques personnes assurent même qu'il serait célébré dans la nuit du 19 au 20. Personne, à Madrid, ne croyait à une si prompte conclusion d'une si grave affaire.

—M. Bulwer, qui repréente l'Angleterre à Madrid, était d'après les nouvelles du 16 août, dans un état de santé fort critique. Les médecins auraient désiré qu'il pût partir sur le champ pour St.-Sebastien; mais la grande faiblesse du malade s'y oppose.

MALTE.

—Ibrahim-Pacha n'a séjourné que 72 heures à Malte; il en est parti le 4 août à bord du steamer *the Avenger*. Pendant le peu de tems qu'il y est resté, il a vu deux fois le prince de Capoue; chez lui d'abord et ensuite au casino du prince.

TOSCANE.

—La première secousse du tremblement de terre qui a causé tant de ravages en Toscane a eu lieu le 14 à une heure et un quart de l'après midi. A Orviano, village situé à vingt milles de Livourne, sur 120 maisons, deux seulement sont restées debout. Des maisons de campagne ont complètement disparu. On a déjà retiré des décombres 59 morts et 69 blessés. A Pise, l'église de Saint-Michel est dévastée, la toiture s'est abîmée, plusieurs clochers ont été renversés. A Livourne, on n'a eu à déplorer aucun accident mortel, mais les maisons sont presque toutes lézardées, les dalles des rues se sont toutes entr'ouvertes et refermées. La population, effrayée, campe tous les soirs hors la ville. La secousse a duré trois secondes: il y a eu un bruit sourd semblable à un coup de canon, et qui a été suivi d'un mouvement oscillatoire effrayant.

MEXIQUE.

Nouvelles de l'armée d'occupation.—Le steamer *Alabama*, arrivé le 27 août à la Nouvelle-Orléans, a apporté des nouvelles de Matamoras ju-qu'au 23 du même mois. Depuis la cessation des pluies, les mouvemens des troupes avaient pris un grand degré d'activité. Nous regrettons que le défaut d'espace ne nous permette pas d'insérer les correspondances intéressantes de l'*Abeille* de la Nouvelle-Orléans; nous devons nous borner aujourd'hui à en faire une analyse concise.

Le corps principal de l'armée remontant vers Camargo, tandis que d'autres forces étaient échelonnées le long du Rio-Grande, depuis la Pointe-Isabelle jusqu'à Matamoras, et que le régiment texien du colonel Hays poussait vers Victoria. Déjà une avant-garde s'était mise en route de Camargo dans la direction de Monterey, et l'on s'attendra à apprendre d'un jour à l'autre que le général Taylor avait établi son quartier-général dans cette dernière ville. On pensait que les débris de l'armée mexicaine n'avaient pas attendu l'arrivée des américains à Monterey; que le général Mejia les avait concentrés à Saltillo, pour se joindre à Parédes. Mais Parédes empêché par la révolution, ne pouvait s'y rendre; les troupes américaines, d'ailleurs, avaient pris les précautions nécessaires pour résister, au besoin, aux renforts que recevrait Mejia. Le correspondant de l'*Abeille* compte sur le succès des opérations, et fait observer cependant qu'on aurait tort de se fier aux protestations amicales des mexicains; que ce n'est pas simplement une armée que les américains ont à combattre, mais tout un peuple, que ce peuple docile et soumis quand la force lui manque peut, à un moment donné, se soulever à l'appel d'un chef actif et déterminé. Que la mauvaise foi des mexicains est proverbiale, et qu'on doit s'en défier avec d'autant plus de raison, que le chef actuel de la nation est Santa Anna, connu pour sa facilité à rompre, sans pudeur, ses engagements d'honneur.

Le *Delta* contrairement à ces rapports, a publié le 28 août un article dans lequel il est dit que Parédes s'approchait de Saltillo le 15 août, à la tête d'une armée de 15,000 hommes, et que la nouvelle de ce mouvement aurait engagé le général Taylor à envoyer immédiatement à Washington un de ses officiers, avec des dépêches pour le gouvernement.

Ce n'est pas tout, il est venu de Brazos-Santiago le bruit que Santa Anna, embarqué sur le steamer *Amab*, a été fait prisonnier par le commodore Conner.

Nous croyons ces deux dernières rumeurs peu fondées; elles démentent

raient les rapports transmis de différents côtés à la fois, sur la révolution du Mexique et l'emprisonnement de Parédès. Le *Courrier de la Louisiane*, cependant, fait remarquer que les mexicains sont assez inventifs pour avoir, de propos délibéré, ourdi une trame devant induire les troupes américaines en erreur, en leur faisant croire à un état de bouleversement et d'anarchie qui n'existerait véritablement pas. Cette supposition est de toute invraisemblance, et néanmoins nous ne saurions nous dissimuler qu'il se cache toujours un mystère inexplicable sous ces nouvelles mexicaines en apparence contradictoires.

On ne sait pas d'une manière positive ce qu'est devenue la personne de Parédès, et qu'y aurait-il d'étonnant à ce que, d'accord avec Santa-Anna, il eût, en quittant la présidence, pris le commandement en chef de l'armée et marché sur Saltillo, comme le *Delta* l'annonce ? Nous posons cette hypothèse sans prétendre y attacher plus d'importance qu'elle n'en mérite, mais ce qu'il y a de certain, c'est que nous n'avons pas encore le dernier mot de la révolution mexicaine ; dans ce pays, les généraux savent parfaitement se mettre d'accord, lorsqu'il s'agit de se partager le pouvoir ; la lettre écrite autrefois par Santa-Anna à Tormel nous semblerait rendre assez probable un arrangement de la nature de celui que nous venons d'indiquer ; d'un autre côté, le général Taylor, dans sa vieille expérience, redoute sans doute quelque supercherie, puisqu'il a pris d'utiles précautions, et nous ne serions pas étonné d'apprendre que ses prévisions se sont réalisées. *Franco-Amér.*
ÉTATS-UNIS.

— *Troubles dans l'Ohio.*— On sait que l'Ohio est un état libre, mais aussi tolérant et aussi conséquent avec lui-même que ceux du Massachusetts ; les habitants du comté de Mercer, dans l'Ohio, se sont mis en tête de chasser les gens de couleur qui ont eu l'audace de venir s'établir dans leur comté. Le gouverneur a publié une proclamation dans laquelle il enjoit aux officiers publics de réprimer cette émeute.

NOTICE SUR LE TERRITOIRE DE L'OREGON.

Le territoire de l'Orégon est cette importante partie de l'Amérique septentrionale, située au-delà des Montagnes Rocheuses entre le 42^{ème} et le 72^{ème} parallèle. Il est borné au nord par la Mer Glaciale, à l'est par les Montagnes-Rocheuses, au sud par la Californie et à l'ouest par l'Océan Pacifique et les possessions russes. Il comprend une étendue de plus de 700 lieues du nord au sud sur une largeur de près de 200 de l'est à l'ouest ; il renferme donc une superficie d'environ 140,000 lieues carrées.

Que ce soit les Espagnols qui aient les premiers découvert et visité l'Orégon, c'est un fait qui ne nous paraît plus maintenant souffrir le moindre doute. Outre les documents qui le constatent, on en trouve encore la preuve dans la tradition des sauvages mêmes. Ils rapportent qu'un bâtiment prit côte au sud de la rivière Colombie avant 1790, et qu'il existe encore une fille dont le père était matelot de l'équipage et la mère une femme du pays, de la tribu des Killinouks. Des crucifix très usés que l'on a trouvés entre les mains des Tchinnouks et qui avaient été donnés à leurs ancêtres par des capitaines de vaisseaux, des ruines d'édifices qui subsistent encore dans l'île de Vancouver, le nom de *Juan de Fuca* que porte le détroit qui sépare, au sud, cette île de la terre ferme et la proximité des missions Espagnoles établies près d'un siècle auparavant en Californie, tout cela doit être plus que suffisant pour rendre cette assertion indubitable.

Une tradition sauvage avait aussi appris aux voyageurs qui faisaient la traite, pour la compagnie du Nord-Ouest, à l'est des Montagnes-Rocheuses, qu'il existait au couchant un grand pays et une grande rivière, et que ce pays ou cette rivière s'appelait Orégon. Telle était la seule notion confuse que les sauvages en donnaient avant le voyage du capitaine Cook, en 1790, le long des côtes de l'Amérique septentrionale, baignées par la mer Pacifique ; et à la réserve des Espagnols qui avaient tout intérêt à laisser ignorer les découvertes qu'ils y avaient faites, c'était à peu près toutes les connaissances qu'on eût de cet immense pays, avant 1790.

Mais le capitaine Brook ayant publié vers ce temps-là, que l'Océan, le long de cette côte, était rempli de loutres de mer, on y vit arriver en 1792, des vaisseaux de presque toutes les nations. Que les Américains y soient venus les premiers et en plus grand nombre que les autres, comme le prétendent quelques-uns, c'est ce qu'il nous importe peu de savoir. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'en 1792, ils s'y étaient déjà rendus, puisqu'un bâtiment des États-Unis, appelé *Colombia*, capitaine Gray, entra, cette même année, dans une rivière inconnue et la remonta environ six lieues. Cette rivière a depuis retenu le nom de ce vaisseau, et la baie où il mouilla, celui du capitaine. Cette baie est un peu au-dessus du fort George, sur la rive opposée. C'est de là que date la découverte de la rivière appelée *Colombie*. Mais le pays a conservé le nom d'*Orégon* qu'on lui connaissait précédemment.

Le capitaine Gray en sortant de la rivière Colombie, rencontra

le capitaine Vancouver qui venait de visiter la *Baie Puget*. Celui-ci entra aussi dans la Colombie et la remonta près de quarante lieues jusqu'à la pointe qui porte son nom. Ce capitaine a laissé, de cette rivière et des côtes du nord de cette partie de l'Amérique septentrionale, des cartes qui passent pour être très exactes.

Cette visite fut suivie de celle de sir Alexander Mac Kenzie qui, accompagné de voyageurs Canadiens, (1) après avoir découvert le fleuve qui porte son nom, remonta la rivière de la *Pax* qui tombe dans le *Lac des Esclaves*. Comme il en suivit les détours jusqu'au-delà des Montagnes Rocheuses, il tomba sur les sources de la *Rivière Fraser* qu'il prit pour la rivière *Colombie* ; mais continuant de diriger sa course vers l'ouest, il arriva, en passant par la tribu des *Atlans*, à la Mer Pacifique vers le 52^{ème} de latitude nord. Ce fut en 1793.

En 1804, MM. Lewis et Clarke reçurent du gouvernement américain la mission d'aller explorer les sources de la rivière Colombie. Comme ils s'y étaient rendus par terre, ils descendirent cette rivière jusqu'à la baie Gray où ils passèrent l'hiver. Un bon nombre de Canadiens voyageurs étant de cette expédition, il n'est pas douteux qu'il en soit resté plusieurs dans le pays, soit chez les *Tête Plates*, soit parmi les autres tribus sauvages qui vivaient sur les bords de la Colombie.

En 1810, M. Astor, des États-Unis, fit partir des expéditions pour l'Orégon, afin de pouvoir s'emparer de ce pays et de la traite de la pelletterie, qu'on y faisait. L'une de ces expéditions partit par mer sur un vaisseau appelé le *Tonquin*, et l'autre par terre sous la conduite de M. Hunt. Chacune d'elles renfermait une quarantaine de Canadiens, dont M. Franchère, (2) qui passa par mer, faisait partie. Elles n'arrivèrent que l'année suivante, en 1811, au terme de leur voyage. L'expédition de mer, qui arriva la première, bâtit un fort appelé *Astoria*, du nom de M. Astor. Ce fort est à quinze milles de l'embouchure de la Colombie, sur la rive gauche.

La compagnie du nord-ouest, qui convoitait aussi la traite des pelletteries avec les sauvages de ce pays, y envoya un de ses bourgeois qui, ayant suivi la route qu'avait tenue Sir Alexander Mac Kenzie en 1792, et traversé la nouvelle Calédonie du nord au sud, descendit la rivière *Okanagan*, qui est à environ 140 lieues de Vancouver. Il descendit ensuite la *Colombie* ; mais il n'arriva au fort *Astoria* que plusieurs mois après la première expédition américaine. Ce fut cette même année, (1811) qu'on trouva ou remarqua vivant parmi les indigènes, des *gens libres*, c'est-à-dire qui n'étaient engagés à aucune compagnie ou expédition. Le Révérend Père De Smet fait mention de quelques Iroquois qui furent envoyés en 1815 à Saint-Louis de Missouri, pour avoir des missionnaires parmi les *Têtes Plates*.
A continuer.

VARIÉTÉS.

NIAGARA.

Les rapides ne sont pas les seuls objets remarquables qu'on ait à voir à Niagara. La violente rapidité des eaux offre un spectacle qui ne se voit dans aucun autre phénomène de ce genre. Lors qu'on se place sur le pont qui réunit l'île au chevreuil à la terre ferme, et qu'on regarde vers le lac Erie, on a pour horizon le sommet des eaux, qui bouillonnent, et qui dans leur impétueuse furie, semblent armées contre les cieux. Il n'y a que celui qui a été témoin d'un pareil spectacle qui puisse se faire une idée de la force avec laquelle les eaux se précipitent. Les rochers, dont le sommet se montre au-dessus des flots, semblent comme tourmentés d'une agonie perpétuelle, et s'élançant au milieu des ondes en courroux, comme s'ils s'échappaient des bras d'un géant. Près d'arriver à la chute, les rapides paraissent encore plus agités, et il est presque impossible au spectateur de ne pas croire qu'ayant une espèce de pressentiment de l'abîme dans lequel elles vont se plonger, les eaux, frappées d'horreur, ne fassent un dernier effort pour y échapper. Cette disposition à attribuer au Niagara des idées humaines et une sorte d'instinct est commune à tous les visiteurs. Les rugissements des rapides, leurs tournoiemens autour des petits rocs placés au milieu du courant, le calme soudain qui a lieu au commencement de la chute, et le bruit infernal qui se fait entendre, lorsqu'elle repart en torrent d'écumée des profondeurs de l'abîme, font ensemble, pour le spectateur, dont l'imagination est alors vivement excitée, comme les effets naturels d'un grand bouleversement qui va avoir lieu, d'une résolution désespérée, enfin d'une effrayante agonie, que doit produire une vive impression sur les sens de l'homme non moins que sur l'esprit.

(1) Je crois, canadien lui-même.

(2) Notre actif compatriote, dont on connaît la relation amusante.

PROSPECTUS D'UNE MAISON D'ÉDUCATION A L'INDUSTRIE.

CE nouvel Institut sous la présidence de M. MANSEAU, Vicaire-Général et curé du lieu, ouvrira ses classes le 23 Septembre.

En attendant l'arrivée des Frères de l'Ordre de St. Viator qui doivent avoir la conduite de cette Maison, des Ecclésiastiques prendront la direction des classes. On y enseignera la Lecture et l'Écriture tant en français qu'en français et les premières règles. Mais il y aura aussi des classes plus élevées où on enseignera l'Arithmétique dans toutes ses branches, la Tenue des Livres de compte, la Géographie, l'Usage des Globes l'Histoire et le Dessin; enfin toutes les parties de l'instruction qui sont les plus en usage dans le monde. Dans le cours de l'année, on sera en mesure de donner aussi des leçons de Musique aux élèves pour le Piano et l'Orgue dans le but, de former des organistes pour les campagnes.

Les écoliers résideront constamment à l'Académie et y coucheront, afin d'être élevés dans la discipline chrétienne sous la vue de Maîtres Religieux; mais il leur sera donné un temps convenable pour aller prendre leurs repas chez eux où à leur maison de pension.

Pour les conditions on pourra s'adresser à Messire Manseau, Président. Les avantages qu'on trouvera dans cet établissement engageront sans doute les parents à y envoyer leurs enfants.

On n'aurait jamais pu choisir un local plus agréable et meilleur pour la santé; la belle rivière de l'Assomption qui passe à quelques arpens de cette maison ne contribue pas peu à la salubrité de l'air, et fournira aux élèves d'agréables promenades les jours de congé. Cette maison étant plus rapprochée de l'église que du village évitera bien des distractions aux enfants en même temps qu'elle leur donnera le moyen de remplir facilement tous leurs devoirs de religion, et même leurs petits exercices de piété suivant leur goût et leur dévotion.

Une ligne de stage régulière est établie entre le village de l'Industrie et Lavaltrie. Chaque fois que le vapeur touche à cette dernière place, il s'y trouve des voitures commodes pour transporter les voyageurs.

P. S. — Le public est de plus averti que tous les enfants prendront les trois repas au Village et non à l'Académie.

UNE personne a un grand intérêt de connaître le domicile de Joseph Sédinat dit Contois, âgé de 31 ans, journalier, de taille, cheveux blonds, le bout du nez un peu plié du côté droit. En passant à l'évêché.

PROSPECTUS

Du Collège de St. Jean, Fordham, Comté de West Chester, New-York.

Cet établissement est situé près du village de Fordham, à onze milles de New-York et à trois de Harlem. Il possède à la fois les avantages d'un air salubre, de la tranquillité nécessaire à l'étude et d'une campagne pittoresque. Le chemin de fer de White Plains passe le long de la belle pelouse qui s'étend devant le Collège, et permet d'y arriver en tout temps; les équipages particuliers peuvent aussi s'y rendre par la route de Harlem et de West Point.

De vastes bâtiments, d'une construction élégante, sont entourés de promenade, de terrasses et de jardins qui forment le premier plan d'une belle ferme où, les jours de congé, les élèves peuvent se livrer à tous les exercices nécessaires à leur âge.

Le public sait déjà que Mgr. l'Evêque de New-York, a confié cet établissement aux PP. de la Compagnie de Jésus. Leur intention cependant est de ne rien changer aux principes qui ont présidé à sa fondation, et qui ont produit sa prospérité actuelle. Seulement, le nombre des professeurs sera augmenté considérablement, sans entraîner toutefois un renouvellement de la Faculté.

Les parents, qui honoreront le Collège de leur confiance, peuvent être persuadés qu'ils leurs enfants recevront, sous le rapport physique, tous les soins que demande leur âge. Les plus jeunes surtout seront l'objet d'une attention particulière. Des Frères, formés à cet emploi par l'expérience de toute leur vie, en seront spécialement chargés.

Le gouvernement continuera à être doux et paternel, sans rien relâcher toutefois de la discipline actuellement en vigueur. Aucun élève ne peut sortir du Collège sans être accompagné par un professeur ou un préfet.

Ceux dont les parents résident à New-York, pourront aller les visiter une fois par trimestre, à moins que des raisons spéciales ne nécessitent une sortie extraordinaire.

Le cours d'instruction comprend l'Hébreu, le Grec, le Latin, l'Anglais, et le Français. Avec toutes les branches accessoires d'une bonne éducation. Le cours de Mathématiques est complet et accompagné de l'étude de la Philosophie, de la Physique, et de la Chimie.

La langue anglaise est la seule en usage dans les récréations; mais les élèves d'origine française trouveront dans la société d'un certain nombre des nouveaux professeurs une occasion de ne point oublier leur langue maternelle. Un cours spécial de littérature française sera enseigné dans le Collège.

L'Allemand et l'Espagnol s'y enseignent aussi; mais ninsi que pour la musique et le dessin, les honoraires des maîtres sont à la charge des élèves.

L'année scolaire commence le 1er, lundi de Septembre, et se termine à la mi-Juillet par une distribution solennelle des prix.

PRIX DE LA PENSION, ETC.

Pension et blanchissage, payables d'avance par semestre. \$200

Honoraires du médecin. 3

Les élèves peuvent se procurer dans la maison les livres classiques, le papier, les plumes et l'encre, ou les faire venir de New-York à leurs frais, s'ils le désirent. Une règle expresse défend d'introduire dans la maison aucun livre qui n'ait été examiné par le Président ou le Préfet des classes.

Le trousseau de chaque élève, à son entrée, doit se composer de trois habillements d'été et trois d'hiver, six chemises au moins, six paires de bas; six mouchoirs de poche, six serviettes, trois paires de souliers ou de bottes, un chapeau, un paletot ou un manteau.

Chaque élève doit être aussi pourvu d'une timbale et d'un couvert d'argent. Le Collège ne fait point d'avances pour habillements, à moins qu'une somme équivalente n'ait été déposée entre les mains de l'économiste.

On désire que les parents lui remettent aussi l'argent qu'ils destinent aux menus-plaisirs de leur enfants, pour leur être distribué chaque semaine.

Les parents des élèves qui viennent des pays étrangers ou d'une distance de plus de 500 milles, doivent avoir des correspondances à New-York ou dans le voisinage.

On leur fera parvenir à la fin de chaque semestre un rapport sur les progrès, la bonne conduite et la santé de leurs enfants.

Les lettres doivent être adressées to the President of St. John's College, Fordham, New-York.

AUG. J. THEBAUD, S. J.

CHEMIN DE FER DU ST. LAURENT ET DE L'ATLANTIQUE.

NOTICE AUX CONTRACTEURS.

DES Propositions seront reçues à l'Office du Chemin de Fer du St. Laurent, et de l'Atlantique, No. 18, Petite Rue St. Jacques, dans la cité de Montréal, jusqu'au 24 Septembre pour l'Avancement, la Maçonnerie et le Pentage d'une division de la route s'étendant de la Rivière St. Laurent jusqu'au village de St. Hyacinthe, c'est à-dire, sur une longueur de 30 milles.

Les plans, et spécifications seront exhibés et les informations voulues délivrables à la chambre de l'Ingénieur à l'Office de la Compagnie, le 15 Septembre, ou plus tard.

Les personnes qui offriront de contracter pour l'ouvrage ou une partie, seront requises d'accompagner leurs propositions de surtats satisfaisants.

Par ordre du Conseil,

THOMAS STEERS, Secrétaire.

NOUVEAU TESTAMENT.

D'APRÈS LE BUREAU DES MÉLANGES,

L'ÉDITION DU NOUVEAU TESTAMENT publiée avec l'approbation de Mgr. l'Archevêque de Québec.

BANQUE D'ÉPARGNES DE LA CITE ET DU DISTRICT.

ETATS du quartier finissant le 31 août. Montant déposé durant le quartier finissant ce jour. £12,268 7 6

Montant retiré: 1665 6 1

Balances due aux déposants ce jour. £10,603 1 5

La Banque est ouverte, à l'ordinaire tous les jours depuis dix heures à trois et les samedis et vendredis depuis six à huit heures P. M.

Par ordre du Bureau,

JOHN COLLINS, Secrétaire et Trésorier.

Banque d'Épargnes de la cité et du district, Grande rue St. Jacques, ler. septembre 1846.

PHARMACIE.

Com des Rues Notre-Dame et St. Denis.

MARCELLIN COTÉ ET CIE., ont l'honneur d'informer les habitants de Montréal et des environs, qu'ils ont ouvert une PHARMACIE et un MAGASIN de DROGUES au coin des Rues Notre-Dame et St. Denis, (directement vis-à-vis l'Hôtel Donagan) où ils offrent à ceux qui voudront bien les favoriser de leur patronage, un assortiment général de

DROGUES, PRÉPARATIONS CHIMIQUES,

MÉDICAMENTS, PARFUMERIE, INSTRUMENTS DE CHIRURGIE, ETC., ETC., ETC.

M. Coté et Cie., ont l'honneur d'annoncer qu'ils ont constamment en main un assortiment étendu de Boîtes de Médecines Homœopathiques, et de des ouvrages en expliquant l'usage par le Dr. ROSENSTEIN, Praticien Homœopathe, Montréal. — AUSSI — Une quantité de célèbres MACHINES ELECTRO-MAGNETIQUES de SHERWOOD. Le Dr. Côté a son bureau voisin de la Pharmacie où il a l'intention d'exercer sa profession.

N. B. — Eau de Soda et Nectar de Gingembre, à la Fontaine Montréal, 10 Juillet 1846.

ATELIER DE RELIEUR.

CHAPELLEAU ET LAMOTHE.

REMERCIENT sincèrement les MM. du Clergé et le public en général de l'encouragement qu'ils ont bien voulu leur donner et les prévenir qu'ils ont transporté leur atelier à la rue St. Gabriel, faisant face à la rue Ste. Thérèse à quelque pas de leur ancien atelier.

Ils ont l'honneur de prévenir les MM. du Clergé, les Marchands, les Instituteurs et autres qu'ils viennent d'ouvrir un Magasin de Livres d'Écoles à l'usage des Frères de la Doctrine Chrétienne et autres qu'ils vendront aux prix les plus réduits.

— AUSSI — Ils sont prêts à exécuter toutes Reliures de Livres suivant les ordres qui leur seront donnés, et aussi promptement que possible. Ils espèrent par leur assiduité, leur attention et la modicité de leurs prix, s'assurer un Partage des Ouvrages.

CHAPELLEAU & LAMOTHE.

Montréal, 24 juin 1845.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

Les MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le MARDI et le VENDREDI. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

Prix des annonces. — Six lignes et au-dessous, 1re. insertion, 2s. 6d. Chaque insertion subséquente, 7d. Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 4d. Chaque insertion subséquente, 10d. Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d. Chaque insertion subséquente, 1d.

AGENS DES MÉLANGES RELIGIEUX.

M. Fabre libraire. Montréal. D. Martineau, prêtre, vicaire. Québec. Fr. Pilote, Directeur du Collège. Ste. Anne. Val. Guillet, écuyer. Trois-Rivières.

PROPRIÉTÉ DE JOS. M. BELLENGER, PRÊTRE, ÉDITEUR. IMPRIMÉ PAR JOS. RIVET ET JOS. CHAPLEAU.